

Serge Murphy ou L'éloge des petits riens

Marie Claude Mirandette

Volume 51, Number 206, Spring 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2006ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mirandette, M. C. (2007). Serge Murphy ou L'éloge des petits riens. *Vie des arts*, 51(206), 35–37.

SERGE MURPHY OU L'ÉLOGE DES PETITS RIENS

Marie Claude Mirandette



Le songe végétal, 2005
Fil de fer, matières et objets
fictifs ou approximatifs
© OBORO, 2006
Photo: Paul Litherland

« L'ESSENTIEL DE CE QUI NOUS CONSTITUE NE SE VOIT PAS. »

OR C'EST BIEN CE QUE S'INGÉNIE À MONTRER SERGE MURPHY,

DEPUIS PLUS DE TRENTE ANS.

RÉALITÉ ET FANTAISIE

Au cours des récentes années, Serge Murphy a reçu sa part d'hommages et de reconnaissance. Pensons à l'exposition rétrospective que lui a consacrée le Musée d'art de Joliette pour célébrer douze années de vie artistique (1991-2002)¹. En 2004, le Conseil des Arts du Canada a décerné à Murphy et à son complice de longue date, Charles Guilbert, le Prix Bell Canada d'art vidéographique². Au cours de 2006, Vidéographe a publié un essai consacré à l'œuvre de ces vidéastes. Sous la direction d'André Roy, un abécédaire accompagné de deux DVD colligeant l'intégrale de leur production commune offre une incursion privilégiée au cœur du travail de ce couple d'artistes à nul autre pareil dont les œuvres marient de manière inventive réalité et fantaisie. Ces récits à la narration libre et ouverte explorent de manière ludique et déconcertante les affaires de l'amour et de l'incommunicabilité qui hantent les rapports interpersonnels d'individus souvent étrangers aux autres, ainsi qu'à eux-mêmes. Les textes de la vingtaine d'auteurs ayant participé à cette aventure constituent autant de points d'ancrage invitant à la découverte d'une cinématographie aux effluves surréalistes qui évoque ici Almodovar—par sa nature baroque et éclatée—, là Rohmer—par son côté « quotidien terriblement bavard »—autant qu'elle emprunte à la comédie musicale et au documentaire. Occupant un espace à part dans la vidéo d'art québécoise, l'œuvre de Murphy et de Guilbert semble d'emblée relever plus de l'art cinématographique que du vidéogramme artistique, peut-être à cause de ses thématiques intimement liées au quotidien. Irruption de la quotidienneté et de l'intimité dans la sphère artistique qui, par ailleurs, brouille sans cesse la frontière entre l'art et la vie et confère à leur œuvre son appartenance sans équivoque à la postmodernité.

Parallèlement au lancement de ce livre, la galerie Oboro a présenté une exposition des plus récentes installations de Murphy³. Le moment semblait opportun de proposer un bref retour sur l'œuvre hors norme de cet indomptable poète du rien et du banal dont la production, classique dans ses règles mais—ô combien—inventive dans ses propositions formelles, hante sans tambour ni trompette les arcanes de l'art au Québec.

Au fil des années, Serge Murphy a réussi à se positionner dans l'univers plutôt sérieux de l'art contemporain. Fidèle à lui-même, il persiste, exposition après exposition, à colliger les objets les plus divers dans des installations hétéroclites et astucieuses. Les multiples réseaux sémantiques qu'il y met en scène, tel un alchimiste patient, tissent son propos, dense et touffu. Amalgamant objets industriels issus du quotidien, dessins de style naïf et matériaux bruts, ses œuvres semblent incarner l'essence de ce qui le constitue en tant qu'individu, à travers les traces des événements et des éléments signifiants de son existence. Le titre d'un texte de René Payant, paru dans le numéro 28 de la revue *Spirale*, évoque pourtant encore avec une étonnante justesse l'univers très particulier de cet artiste: « L'ampleur des petits riens ». Ces « petits riens » que l'on a découverts avec un plaisir de moins en moins circonspect au fil des ans et dont

la simple évocation des titres apparaît comme autant de réminiscences de petits bonheurs ordinaires mais néanmoins vivaces. Rien que d'évoquer *Le magasin monumental* (1991) ou encore *Le Jardin de mon curé* (1998) et l'on voit tout à coup surgir de délirantes processions d'objets et d'éléments divers collés, rapiécés et agglutinés comme sous l'emprise d'un besoin compulsif de conserver, de collectionner et de mettre en ordre ce qui, par définition, ne semble pas « ordonnable ».

DÉTOURNEMENT

Il y a en effet quelque chose d'un peu maniaque dans ce besoin viscéral de collecter, de transformer et de détourner de leur fonction usuelle ces choses apparemment sans histoire pour les travestir en objets de communication et de contemplation. Tout comme il y a quelque chose de fondamentalement personnel et d'insaisissable dans ces œuvres qui parviennent

néanmoins à toucher au social et à l'universel, voire au politique, par leur nature même « d'objets de civilisation ». À cet égard, les œuvres récentes de Murphy exposées chez Oboro exemplifient la démarche en constante « évolution tranquille » de ce funambule du quotidien.

En témoigne *Le songe végétal* (2005), une installation composée d'une douzaine de mobiles en fil de fer suspendus au plafond de la plus grande salle de la galerie de la rue Berri et auxquels s'accrochent objets et matériaux divers dont on ne saurait dire précisément ce qu'ils représentent mais qui font néanmoins image. Chapeaux, robes, tissus, papiers, ouates, plâtre et autres brouillures se meuvent au gré des allées et venues du spectateur interloqué par un amalgame à prime abord « in-signifiant ». Le trajet de chacun devient autant de récits possibles dans cette zone d'intersubjectivité qui lie l'artiste, l'œuvre et le visiteur dans un espace/temps

privilegié qui n'est jamais deux fois tout à fait le même et qui exige une ouverture d'esprit exempte de préjugés. Le caractère apparemment enfantin des « sculptures-accumulations » de Murphy engage à cette attitude. Mais à les regarder de plus près, tous ces objets issus du quotidien constituent autant de symboles de la présence du social dans l'intime et de la pression de la conformité que cela induit dans nos rapports. Ce détournement d'usage et de sens habilement scénographié par Murphy témoigne de l'incroyable capacité de l'esprit créatif à faire fi du sens commun pour insuffler aux objets les plus courants une charge poétique telle qu'elle permet de transcender leur nature même et de créer, à partir de ce prétendu rien, une sémantique renouvelée et renouvelable à l'infini.

Au bord d'un paysage réussi (2006) occupe la petite salle d'Oboro. Au menu, une série de plateaux déposés au sol sur lesquels ont été



Le songe végétal, 2005
Fil de fer, matières et objets
fictifs ou approximatifs
© OBORO, 2006
Photo: Paul Litherland



Le jardin de mon curé, 1998
Techniques mixtes, 10 colonnes et autres objets
270 x 490 x 490 cm
Collection du Musée des beaux-arts du Québec
Photo: Ivan Binet

répartis divers objets et fragments de matières, du plus brut (une montagne de boules de papier chiffonné) au plus kitsch (un arbre en porcelaine). Véritable scène composée d'objets personnels méthodiquement ordonnés selon un savant équilibre, cette « nature morte » de parcelles tirées du quotidien invite le visiteur à la table de l'artiste; on en fait le tour, à la fois timide et curieux, comme on le ferait avec des convives attablés à un festin où l'on aurait été convié sans trop savoir à quoi s'attendre. On y retrouve quelques vieilles connaissances (ici un pinceau usagé, là un centre de table en verre de style Murano, là encore un vieux téléphone) côtoyant une sculpture abstraite et des objets faits main abandonnés en cours de confection dont on ne sait trop ce qu'ils sont. Ce mélange d'objets industriels et de « faits main », de finis et de « non-finis », confère à cet étrange banquet sa personnalité propre qui rend quasi exotique l'objet le plus trivial grâce au regard renouvelé que l'artiste invite à porter sur lui.

ESSENTIEL

Ainsi, en changeant le bout de la lorgnette de notre point de vue étrié à force d'être sollicité et éduqué à voir unilatéralement, cet étrange bric-à-brac de marché aux puces, qui recycle les rebuts de notre société consumériste, touche tout à coup au sublime et au poétique. Comme le firent en leur temps le Facteur Cheval, Simon Rodia ou encore Arte Povera, Murphy donne à voir, autrement, ce que l'on croyait infiniment banal. L'effet d'accumulation de ces petits objets contribue à conférer à l'œuvre son caractère quasi monumental qui l'extirpe définitivement de la trivialité apparente de chacune de ses parties.

L'échelle humaine (2006), une centaine de dessins épinglés directement au mur, tracent une « géographie de l'âme avec des trous, des marques d'humeur et de couleurs » d'affirmer Murphy. Cette murale se lit à la manière d'un autoportrait à travers ce que l'artiste désigne comme « ses restes ». C'est sur cette puissante composition que

l'on aborde l'exposition; c'est elle que l'on voit à nouveau au moment de quitter les lieux. Tout à coup, le regard qu'on y porte se fait autre, modifié par la rencontre qui est entre-temps survenue. Et la citation introduisant l'exposition prend alors tout son sens: « L'essentiel de ce qui nous constitue ne se voit pas. »⁵ Et c'est bien là ce que montre Serge Murphy depuis plus de trente ans, admirablement. □

¹ *Tohu-Bohu. Serge Murphy*, exposition présentée au Musée d'art de Joliette du 16 mars au 26 octobre 2003. Catalogue et exposition préparés par France Gascon, alors directrice du Musée d'art de Joliette. L'exposition fut présentée en 2004 au Centre national d'exposition à Saguenay.

² Prix qui fit l'objet d'une soirée hommage dans le cadre de la vingt-troisième édition des Rendez-vous du cinéma québécois en février 2005.

³ *Serge Murphy, Oboro*, du 4 novembre au 16 décembre 2006.

⁴ N° 28, octobre 1982, p. 11.

⁵ Tirée de Célia Charvet, « Le temps de Serge Murphy », *Semaine*, n° 77, hiver 2005, p. 5.

EXPOSITION

SERGE MURPHY
OBORO

4001, rue Berri
Local 301
Montréal
Tél.: 514 844-3250

Du 4 novembre
au 16 décembre 2006